



**TT** on aime Beaucoup

Un homme blessé tourne le dos, une femme l'interroge, sans obtenir de lui le moindre renseignement. Cette même femme est devant le bureau de sa supérieure. Elle subit aussi un interrogatoire et est pressé de rendre compte du cas précédent pour le lendemain. C'est la règle de l'institution (commissariat de police? palais de justice?) où se déroule la scène.

La pièce de Pascale Henry aborde des sujets contemporains comme les rapports d'autorité, de responsabilité, les liens humains dans l'entreprise ou l'institution d'Etat. Le style littéraire, elliptique, n'est jamais démonstratif. L'écriture scénique, qui procède par séquences quasi cinématographiques, dans une semi-pénombre, accentue la tension palpable entre les différents personnages. Les comédiens, et tout particulièrement Marie-Sohna Condé, sont rigoureux et efficaces.

**Sylviane Bernard-Gresh**

le 22 jan. 2014

L'homme qui apparaît au début de la pièce, prostré sur sa chaise, est aux yeux de la psychologue policière, un cas d'espèce. Sans doute, le sort de cet individu louche à multiples égards, dépend-t-il du rapport de ladite policière. Cette dernière très impliquée dans son rôle tente de repêcher l'homme qui oppose à sa sagacité psychologique, son droit au silence. Il faut dire que les tergiversations mentales de la bureaucrate nous renseignent davantage sur sa conscience professionnelle et personnelle que sur l'individu en question.

Et dire que le sort de n'importe quel administré dépend de bureaucrates de bonne volonté - on les appelle les sbires - qui dépendent eux-mêmes de chefs qui ne se préoccupent que du résultat, confondant avec des chiffres, des statistiques, les échantillons de la population qu'ils sont sensés contrôler.

La démonstration de Pascale Henry est éloquente en ce qu'elle entend dénoncer, l'inanité des rapports de force, leur absurdité dans des structures totalitaires, toiles d'araignées géantes dont les fils se repaissent des mouches absorbées.

Néanmoins, que le spectateur ait ou pas la possibilité de s'insurger contre cette terrible évocation kafkaïenne, a-t-il vraiment le choix de s'identifier à des personnages qui ne font pas l'objet du même traitement par la portraitiste. Si la psychologue policière nous renvoie à nos propres barricades, sa cheffayonne semble sortir d'une caricature des guignols, et le prisonnier joue le rôle de prisonnier et de bête furieuse à point nommé.

Que l'on puisse regretter qu'il fasse cavalier seul, lui aussi, avec ses propres fantasmes, cela ne nous étonnera pas. Mais nous ne voyons pas comment agir pour sa libération et la nôtre. Tous les clichés que nous avons dans la tête auront raison de notre bon vouloir.

Les comédiens campent avec courage les personnages d'un petit film d'horreur digne du festival de Gérardmer. Âmes sensibles s'abstenir, quant aux autres, la piqûre de rappel pour nous signaler que nous vivons dans un monde de brutes, peut leur servir, qui sait ?



## Le théâtre au secours de l'humanité

**Pascale Henry, auteur et metteuse en scène**

**Avec *À demain*, elle dresse le constat d'une société dominée par le rendement et l'efficacité.**

Elle est née en 1960, à Grenoble, dans une famille militante « catho » de gauche. Elle a grandi dans l'effervescence des années 1970, quand toutes les utopies, toutes les contestations semblaient permises. Et c'est là, aux riches heures du centre dramatique national dirigé par Georges Lavaudant, qu'elle a découvert le théâtre. Comment voulez-vous que Pascale Henry, après un détour par le rock, ne se soit lancée dans l'aventure d'être comédienne d'abord, auteur et metteuse en scène ensuite ? *« J'avais compris que le théâtre est le meilleur moyen de se confronter au spectacle du monde dans ce qu'il a de plus complexe et de plus terrible »*. De *« gratter le dessous, le vernis des choses, pour en révéler la vraie nature »*, comme avec *À demain*, sa dernière création qu'elle présente à Paris.

Située dans un lieu indéterminé (commissariat, prison, hôpital), la pièce met en présence un homme et une femme. Lui (Julien Anselmino), prostré, la main blessée, tourne le dos au public, elle (Marie-Sohna Condé), chargée de juger de son état psychique (faut-il l'enfermer ou le libérer?), l'interroge avec patience, consciente du temps nécessaire pour le comprendre, pénétrer son mystère. Mais elle est sommée de conclure par sa « chef » (Aurélie Vérillon), elle-même pressée de boucler le dossier par son supérieur, lui-même victime, sans doute, d'une instance qui le dépasse... Économe, clinique, ponctuée de cris et de crises, l'écriture, d'une efficacité redoutable, met au jour les maux d'un monde en voie de déshumanisation où le temps n'est plus laissé au temps. Où l'efficacité, la culture du chiffre et du résultat immédiat sont devenues les seules règles.

*« L'écoute a fait place à la procédure et au formulaire, insiste Pascale Henry. L'entreprise devient un lieu de pouvoir et de domination, instaurant une souffrance insupportable pour ceux qui y travaillent. Les individus sont transformés en rouages, en hommes masses, marques au tampon « bon pour » ». Le constat n'interdit pas l'espoir. « Quel sera ce demain qui donne son titre à la pièce ? Un cauchemar ? Une promesse ? Je veux croire à une réaction. Je suis persuadée de la force indestructible des liens qui nous unissent, de la chaleur des échanges autour d'un verre, du besoin de donner et de recevoir. Toute cette humanité nous tient en vie ».*

**Didier Méreuze**

le 07 fév. 2014

## Le ventre est encore fécond...

**Dans sa dernière création, Pascale Henry, en interrogeant l'indicible de la souffrance, nous exhorte à ne pas nous en laisser conter par ceux qui comptent sur nous.**

Un homme, la main blessée, est retenu contre son gré dans un sous-sol. Une femme l'interroge afin d'établir une expertise qu'elle doit transmettre à sa supérieure, à l'étage au-dessus. L'insensibilité de l'homme face à sa blessure et l'intensité de sa parole déconcertent son interrogatrice. Celle-ci, devant l'injonction qui lui est faite d'établir son rapport, éprouve dans un même temps son incapacité à créer du lien avec l'homme: son rapport sur l'autre la renvoie à son rapport à l'autre. Ce trouble, sa supérieure ne veut pas en entendre parler. Mais elle-même en sera affectée lorsqu'elle devra rendre des comptes. Le propos de Pascale Henry est radical: nous vivons aujourd'hui une guerre impitoyable entre les chiffres et les mots. Les objectifs chiffrés du marché, et son langage, n'ont que faire de la subjectivité et de la parole de ceux qui participent à son hégémonie. À partir de son écriture et de sa mise en scène, elle questionne le mal et les souffrances créés et bannalisés par l'obligation de rendement et de performance. Par un savant travail sur le son et la lumière, les espaces restitués ne sont jamais vraiment identifiables. Les trois comédiens - Julien Anselmino, Marie-Sohna Condé, Aurélie Vérillon - unissent à la perfection la contrainte de leurs déplacements et la qualité de leur jeu. En exergue du texte de sa pièce, Pascale Henry cite Theodor W. Adorno : « *Cela fait partie du mécanisme de la domination que d'empêcher la connaissance des souffrances qu'elle engendre.* » Adorno posera aussi la question de savoir si l'on peut encore écrire de la poésie après l'industrialisation de la mort dans les camps nazis. À l'heure de l'évaluation tous azimuts dans le monde du travail, entraînant l'individualisation de la souffrance, Pascale Henry interroge la perversité de cette pratique, qui s'apparente à une inhumaine entreprise de sélection.

# Martanne



## La souffrance à visage humain et le risque de la purification éthique

Au théâtre de l'Aquarium, Pascale Henry propose *À demain*, plongée dans l'univers de la souffrance à visage humain.

La scène baigne dans l'obscurité. Un homme (Julien Anselmino) emmitoufflé dans un anorak est assis sur une chaise. En face, à côté d'un bureau, une femme (Marie-Sohna Condé). Ambiance à la kafka.

Commence entre les deux personnages (lui interrogé, elle interrogatrice) un dialogue parfois aussi obscur que le plateau. Il y est question de blessure à la main, de souffrance, de non-dit, de nécessité de parler (elle), d'impossibilité de franchir le pas (lui). Le ton monte. Il la menace, elle a peur, puis elle sort, lui intimant le conseil de bien réfléchir.

D'où vient la blessure de l'homme? Est-on au lendemain d'une guerre civile? Ou après une occupation d'usine ayant mal tournée? S'agit-il d'une manif ayant dégénéré? On ne le saura jamais. Certains le regretteront arguant que la clarté du propos en subit les conséquences. D'autres y verront la force du spectacle *À demain*, écrit et mis en scène par Pascale Henry.

Après tout, peu importe le comment du pourquoi. L'important est la souffrance et le moyen de la conjurer. On verra donc des deux personnages revenir régulièrement sur scène, et reprendre leur impossible échange, leur quête d'aide, sans que jamais ne soit percé le mystère susdit – car la souffrance, par définition, ne peut être expliquée, seulement atténuée.

On croisera également un troisième personnage, une femme (Aurélie Vérillon) qui demande des comptes à la précédente (vous en êtes où de votre évaluation?) et qui doit elle-même en rendre à un supérieur avec qui elle ne parle que par téléphone.

Autant le premier dialogue n'est que douleur et violence, autant le second est du genre comico-absurde. Car la dame est agitée de troubles maniaco-dépressifs qui confèrent un humour certain à ses échanges avec son interlocuteur téléphonique, dont on devine qu'il est du style petit chef qui veut que ça roule, et vite. On sourit parfois, mais on ne rit jamais, car ce spectacle est comme le bruit de chaîne d'entreprise qui revient à chaque incipit : obsédant. Obsédant et angoissant.

## De la noirceur contemporaine

Rendre des comptes. Voici l'un des adages plus qu'actuels dont s'empare Pascale Henry avec son nouveau spectacle. En une mise en scène d'une sobriété frissonnante, *À Demain* est ce projectile incisif lancé à la figure de notre société contemporaine. On en sort sens dessus dessous, avec beaucoup d'interrogations.

Le dépouillement est une violence à laquelle on ne réchappe pas ; elle saute aux yeux dès le début du spectacle. Sur le plateau, un carré divisé en deux parties séparées par des pointillés : dans la première, un homme (Julien Anselmino) assis sur une chaise, en parka, de dos, et, dans la seconde, une femme (Marie-Sonha Condé), assise aussi, en costume.

Son rôle : poser des questions à cet homme puis « rendre des comptes » à sa supérieure boulimique et angoisée (Aurélie Vérillon). Son erreur : avoir eu un élan humain pour cet homme au mépris de l'efficacité et du résultat, autant d'éléments régissant, semble-t-il, nos vies d'Occidentaux (avec la majuscule, bien entendu...).

C'est dans ce cadre d'une extrême froideur, sorte de no man's land théâtral, que se déroule la pièce. On ne sait rien : ni de l'origine de cette situation, ni des personnages. Et c'est toute la force d'*À Demain* que de ne pas s'inscrire dans un lieu et un temps déterminés mais de laisser au trouble toute sa puissance. Le travail sur la lumière et le son contribue d'ailleurs excellemment bien à nourrir le sentiment d'étrangeté : presque cinématographiques, les tableaux s'enchaînent avec des fondus au noir, des images statiques... certaines somptueuses, sans conteste !

### **Un miroir de notre société**

Incarnant cette femme qui prend le temps pour parler et tente encore d'aider, malgré son impuissance, Marie-Sonha Condé est remarquable par sa sobriété. Julien Anselmino, lui, en cet homme éreinté, est, dans ses quelques moments de jeu, d'une justesse effroyable, parfois, et franchement drôle, à d'autres reprises.

Quant à Aurélie Vérillon, le trait est un peu forcé : en femme hyperactive, victime elle aussi du système qu'elle se doit de défendre, elle tombe parfois dans l'archétype du conformiste-salaud, coutumier des formes de théâtre «contestataires».

Pour un spectacle d'une heure, le tout est direct et sans complaisance. Pascale Henry pose de véritables questions sur notre limite d'acceptation de la douleur, de l'irrespect ou de la violence de la société. Et s'il y en a bien une, une de bon sens, qu'elle pose c'est : jusqu'à quand va-t-on encore tenir comme ça ?





À *Demain* ou peut-être à jamais, telle est l'interrogation soulevée par Pascale Henry dans cette pièce où le sort d'un homme est projeté contre son gré à la dépréciation d'une hiérarchie calquée sur l'image de l'entreprise qui les emploie.

Pascale Henry balaie du revers de sa plume le malaise qui frappe à cœur saignant le monde du travail. Un texte avec des phrases courtes, des mots qui cinglent les non-dits, une ponctuation soulignée de silences, des pages qui se tournent comme un polar de série B, des personnages troublants qui s'extraient d'une histoire qui ne leur appartient pas.

La trame de l'histoire. Un homme, souffrant d'une atroce blessure à la main, se voit contraint de rester dans les locaux d'une administration. Une personne lui pose des questions, lesquelles détermineront son avenir selon les réponses formulées. La peur et certainement un sentiment de honte mêlé de colère lui ôtent sa dignité car il est à l'image du félin blessé qui est pris au piège de la cruauté et de l'indifférence des hommes. L'issue de ce tragique destin ?

La mise en scène, un échafaudage de clairs-obscur dressé sur une construction psychique déstabilisante. La scénographie, une surface au sol délimitée par une ligne de démarcation séparant la zone libre de la zone occupée. Le décor est dominé par la couleur grise, laquelle se fond dans la structure visuelle des éléments en opposition, le bureau en métal, le tailleur de la cadre. L'homme, vêtu et chaussé de frêpes, tourne le dos à la salle. La chaise lui prête assistance dans ses moindres mouvements, elle supporte le poids de la prostration de son occupant.

L'homme, qui est-il, que fait-il, que lui arrive-t-il ? Des points d'interrogations posés pour déranger, l'approximation des retours se traduit par des «Je ne sais pas». De ce face-à-face, naissent des tensions qui envahissent la zone libre occupée par une responsable et la zone occupée par un homme qui était libre. Les respirations saccadées s'accordent au silence qui reflète la lourdeur de la situation.

Pascale Henry aborde un thème sociétal contemporain très largement médiatisé ces derniers temps, le mal-être ressenti par le personnel des grandes entreprises.

Elle situe l'histoire dans une institution dite bureaucratique et soulève de façon épisodique les conflits générés par des relations tendues entre dirigeants et salariés. L'échelle hiérarchique est pointée du doigt avec véhémence entre les deux femmes, l'une tend la main à l'homme frustré, l'autre tente par un moyen subversif de contrarier les espoirs de la précédente. L'homme pris entre deux tempéraments opposés s'efface et se révolte, se fragilise et se durcit. Son existence, si un soupçon de vie demeure en pareille circonstance, se trouve réduite au verdict d'une ordonnance pour laquelle il ne pourra pas faire appel.

La souffrance est subie, le temps poursuit son œuvre entre liberté et isolement, l'humain devient la matière encombrante de l'ordre et du désordre. Entre les guillemets, fusent des répliques incisives et sourdes, les mots ont droit de citer à condition qu'ils ne dépassent les limites figées au sol. Pascale Henry réalise une mise en scène propre car contextuelle sans franchir l'exagération.

La mécanique obsessionnelle est justement interprétée par Julien Anselmino dans le rôle de l'homme anéanti. A jouer dos au public, ses prises de position et la gestuelle désarticulée laissent deviner l'expression du visage, le masque de la peur et de l'incompréhension. Marie-Sohna Condé joue une responsable sensible et attendrie par le sujet imposé, elle est force de propositions et de dynamisme. Un rôle de poste-étau montrant vérité et humanité. Le cynisme d'Aurélie Vérillon maquille la véritable nature d'une femme humble et généreuse. Un pion dans l'échiquier contraint de se conformer aux règles, aussi strictes soient-elles, dictées par les 'irresponsables' de l'entreprise.

À *Demain*, un texte d'actualité mis en scène par son auteure, Pascale Henry, avec la singularité des modes d'expressions véhiculés par le monde vu de l'extérieur et joué par des comédiens qui rentrent de corps avec leur personnage respectif.

**Philippe Delhumeau**  
le 2 fév. 2014

## La souffrance comme enjeu

### **Une femme demande " Souffrez-vous ?" et à peine audible un homme répond : "Je ne sais pas."**

Assis dans un noir total, on guette le mouvement sur la scène, nous contentant d'être là, suspendus à la direction des voix. *À demain* écrit et mis en scène par Pascale Henry, repose juste sur ce questionnement incessant et murmurant qui finit par dessiner des histoires, une pensée et des émotions.

Un homme assis, dos au public, en limite de scène. Habillé d'une parka, d'un bonnet, on ne voit pas son visage et il ressemble à ces ombres anonymes que l'on croise sans les voir. Face à lui, une jeune femme tente d'esquisser un dialogue avec lui. La scène est à peine éclairée, l'ombre, à l'entour, est vide, inquiétante. Deux solitudes dans un carré de neuf mètres carrés, de chaque côté d'une diagonale qui sépare les deux interlocuteurs. Une diagonale peut-être comme une tentative de rencontre. Où sommes-nous ? Sans doute une institution dont la finalité n'a rien d'explicite. Centre de détention ? Hôpital psychiatrique ? Samu social ? Qu'importe.

### **Ne pas dépasser la ligne blanche**

Le dialogue ou la tentative de ce dialogue en tension permanente représentent une fin en soi au-delà du mal-être de l'homme, de sa violence prête à s'exacerber et de la bienveillance patiente de la femme. "Qui est le chef ici ?" hurle l'homme. Est-ce cette autre femme, représentante d'une hiérarchie tatillonne et qui tient sa peur à distance en cachant sa boulimie au fond de son bureau ? Même bureau dans un autre carré fermé, même ligne blanche en pointillés au sol, mais droite délimitant deux rectangles, à ne pas dépasser. Une ligne comme une projection au sol du temps de la représentation, de l'histoire, qui délimite un espace spécifique et sans débordement possible. Les personnages n'ont pas de noms, pas de fonction précise.

Les deux femmes sont juste les représentantes d'une hiérarchie exemplaire et l'homme un objet de questionnement qu'il faut placer, dans les plus brefs délais, dans une des cases de cette organisation occulte.

Nous sommes assis face à cette violence que l'on commence par exercer sur soi-même avant de la déverser sur les autres en les soumettant à l'évaluation, à la nécessité de résultats sans laisser le temps du recul et de la rencontre. Juste pour satisfaire un ordre caché qui broie les humains avec leur consentement ou les écrase lorsqu'ils ne sont pas conformes.

Trois personnages pris comme dans une toile d'araignée parlent, mais chaque mot traduit l'incapacité à ouvrir un espace de parole véritable quelle que soit sa place. Qui domine ? Qui est dominé ? La question tombe d'elle même car il n'y a ni bourreaux, ni victimes, mais des peurs et des soumissions qui changent de camp.

Au fur et à mesure du déroulement de la pièce, le même carré séparé par une ligne blanche, délimitant deux espaces étriqués et sans échappatoire, les mêmes questions, les mêmes phrases anodines qui passent d'une situation à l'autre et changent de signification en fonction du personnage qui les exprime. Surgissant de ce dialogue de la vie ordinaire, des distorsions de sens, des obsessions, des interrogations lancinantes finissent par donner des contours à ces questions qui voudraient faire de l'humain atypique un défaut à corriger ou une maladie à contenir. La tension des corps, les paroles échangées et la violence détournée ou non mettent le réel en mouvement, mais c'est un réel confiné où l'extérieur n'existe pas.

Sans drame, sans tragédie *À demain* tente de répondre à cette question : peut-on rester normal et vivant à la fois ? Dans un monde qui a fait de la compétition une norme et un passage obligé que fait-on de nos souffrances et de nos incompétences avouées ou non et que deviennent nos failles ?

Entre Kafka et série télé, *À demain* est une pièce nécessaire qui, à mots comptés et sans démonstration, portée par la grâce de trois interprètes vibrants et engagés physiquement, tend un miroir fraternel à nos fragilités humaines, trop humaines.